

## Les premiers bains publics de Québec 1817-1823

Rénald Lessard

Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lessard, R. (1985). Les premiers bains publics de Québec 1817-1823. *Cap-aux-Diamants*, 1(2), 43-44.

Elle est étonnée des déplacements des siens qui ont vécu successivement, en partant de ses parents, à Saint-Lin, Grand-Remous, Springfield Mass, Sorel, Ange-Gardien puis Château-Richer où la famille s'est implantée pendant trois générations. Elle pense déjà à chercher les causes de ce nomadisme qu'elle soupçonne d'être économiques.

Ce rapide télescopage dans le temps crée le vertige du débutant. Pour reprendre son souffle et se faire une idée juste de l'ensemble des sources généalogiques disponibles au Québec, il suffit de lire l'article intitulé «La recherche généalogique depuis 210 ans» par Kathleen Mennie-de Varennes, publié dans la revue *Neuve-France*, hiver 1984. En passant, cette auteure a sous presse une *Bibliographie annotée d'ouvrages généalogiques à travers le Canada des débuts à 1980*. Une édition qui marquera la décennie et évitera aux chercheurs de se lancer dans du déjà fait. Mais revenons à la lignée fantôme des Latrimouille. Pour la terminer, Noëlla se sert du *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes* de l'abbé Cyprien Tanguay et du *Dictionnaire généalogique des familles du Québec* par René Jetté. Pour les biographies parues jusqu'en 1950, elle va au fichier général des ANQ.

Une surprise, le mariage de 1727 à Château-Richer révèle une modification au nom de famille. En effet,

Jean-Michel Latrimouille est fils de Michel Thibault dit Latremoille lui-même fils d'un Thibault, Joseph de son prénom. Il a épousé en 1672 Catherine Dumesnil. Le métier de l'ancêtre? Charpentier engagé pour 36 mois par les Augustines de l'Hôtel-Dieu. L'image biblique se superpose à celle du seigneur-héros. Remarquez qu'il est toujours possible pour plus d'aise, de creuser dans le Poitou d'origine de Joseph Thibault afin d'entendre résonner l'extrait suivant tiré du *Dictionnaire et armorial des noms de familles de France*: «La Trimouille, La Trémouille, etc. Endroit planté de trembles (Bon filon pour les Tremblay?) Illustre maison féodale poitevine; une des toutes premières de France. Cependant des esprits chagrins la veulent issue d'un annobli en 1375. Quoi qu'il en soit, on trouve Thibault de la Trémouille, croisé en 1248; nous pensons que cette maison, en vérité, est issue des anciens vicomtes de Thouars, et irréprochable.» Les coins de pays d'où viennent les pionniers ont chacun leur spécialiste à la Commission nationale de généalogie de l'Association Québec-France. Pour une perspective réelle, sans nécessairement être noble... il est possible de se mettre en contact avec ces bénévoles, familiers des sources à consulter et jumelés avec un chercheur français de même territoire.

Esther Taillon

## Les premiers bains publics de Québec 1817-1823

Par la richesse des informations qu'ils contiennent, les journaux constituent des sources privilégiées pour mieux connaître notre passé. Ils renferment des récits d'événements politiques, militaires ou sociaux; des avis officiels ou commerciaux; des notices nécrologiques. Bref, ils révèlent des aspects méconnus ou insolites du quotidien des Québécois et ce, depuis 1764, date de la fondation de la *Gazette de Québec*, le premier journal canadien. Ainsi, une annonce publiée dans la Gazette, le 4 mai 1818, a attiré notre attention sur l'existence de bains publics à Québec au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La plus grande partie de notre information sur ce sujet provient de ce journal.

Les bains publics existent depuis la plus haute antiquité. Rome, dit-on, en comptait, à un moment donné, plus de 800. Par la suite, ils tombent en désuétude, du moins en Occident. En France, en Angleterre et en Allemagne, les bains publics sont longtemps chose inconnue. C'est seulement lorsque les croisades font connaître aux Occidentaux les moeurs et coutumes des Orientaux, qu'on réintroduit en Europe l'usage des bains de vapeur.

**L**A LAURENTIENNE vous offre une gamme complète de produits flexibles adaptés aux besoins des Québécois.

Consultez votre courtier ou un représentant de La Laurentienne.

- Assurance-vie individuelle
- Rentes individuelles
- Assurances et rentes collectives
- Planification financière et successorale

Des produits d'aujourd'hui qui assurent votre avenir.

*Pour prendre de l'assurance dans la vie!*



La Laurentienne  
mutuelle d'Assurance



Après la XV<sup>e</sup> siècle, les bains publics perdent à nouveau leur popularité. Le clergé met en doute la moralité des lieux et le corps médical les accuse de favoriser la propagation de la lèpre et de la syphilis. Les Européens se tournent alors vers les parfums et les cosmétiques...

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les bains publics connaissent une nouvelle vogue. Ainsi, à Paris, le nombre de baignoires publiques passe de 500 en 1816 à 2 374 en 1832.

La ville de Québec n'échappe à cet engouement. En octobre 1817, la première Maison des Bains voit le jour. Elle est située dans la basse-ville, au coin de la rue St-Charles (actuellement Saint-Vallier) et d'une petite rue, qui sera bientôt connue sous le nom de ruelle des bains, et occupe un bâtiment en pierre à deux étages de 40 pieds de long sur 15 pieds de large. Avant sa reconversion en Maison des Bains, ce bâtiment abritait une boulangerie depuis l'année 1780.

En septembre 1817, les lieux appartiennent à Robert Christie, un jeune avocat de Québec. C'est lui qui semble avoir pris l'initiative d'ouvrir

des bains publics. Toutefois, il préfère en laisser la conduite à Edward Harbottle.

Comme en fait foi l'annonce reproduite ici, l'établissement offre alors à la fois des bains froids, tièdes, chauds et même de vapeur, tout en permettant à ses clients d'y consommer toutes sortes de boissons et d'y prendre des repas. Les lieux semblent toutefois réservés à l'élite de Québec puisque les tarifs sont assez élevés. Les médecins de l'extérieur de Québec sont invités à utiliser gratuitement les bains durant leur séjour en ville et, si l'on se fie à une annonce de 1820, les femmes seraient également admises.

En décembre 1817, Robert Christie vend l'emplacement et les bâtiments au shérif Philippe Aubert de Gaspé, celui même qui publiera en 1863 *Les anciens Canadiens*. De Gaspé continue l'oeuvre entreprise par son prédécesseur. Vers mai 1818, il remplace Harbottle par George Whelan puis, en septembre, il déménage son établissement dans un bâtiment plus spacieux, situé sur le même emplacement, mais faisant face cette fois à la rue Saint-Paul. L'édifice de pierre compte trois étages du côté de

cette rue et deux de l'autre. Il mesure 80 pieds par 32.

On trouve des bains dans au moins six chambres. D'abord chauffée dans la chambre du «bouilloir», l'eau est ensuite distribuée grâce à un système de tuyaux et de pompes. Aux services offerts dans l'ancienne Maison des Bains, De Gaspé ajoute la possibilité, aux «convalescents», d'obtenir le gîte et le couvert. En 1819 est érigé un «jeu de paume ou pelottes», l'ancêtre du tennis. Il semble être placé à l'intérieur d'une construction spéciale puisqu'un acte de 1821 prévoit que deux croisées seront faites dans la couverture. L'année suivante, les clients se voient offrir la possibilité d'avoir des bains chauds ou froids d'eau salée de Kamouraska.

Les tenanciers demeurent en poste rarement plus d'un an. En janvier 1819, Whelan est remplacé par le restaurateur George Burrell qui, à son tour, cède sa place, en 1820, au tavernier Daniel Wood. En 1821, le maître-menuisier William McKutcheon loue les lieux pour trois ans. En 1823, à la suite de démêlés judiciaires, les propriétés de Philippe Aubert de Gaspé sont vendues aux enchères. Il est difficile après de savoir exactement ce qui advient de la Maison des Bains.

D'autres bains publics voient également le jour à cette époque. Dès décembre 1818, l'hôtel de Malhiot se dote des siens. En 1821, William Croft opère un tel établissement à Kamouraska. Dans une annonce parue dans la *Gazette de Québec*, il signale qu'il a préparé des chambres dans sa maison pour des bains chauds ou froids et qu'il sert des «rafraîchissements prêts en tout temps; jambon froid, thé, café» et même des «vins et liqueurs».

Rénald Lessard

Carte topographique de la province du Bas-Canada (Ville de Québec) par Joseph Bouchette en 1815.

